



Écriture et vocation des Bestiaires

Christopher Lucken

► To cite this version:

Christopher Lucken. Écriture et vocation des Bestiaires. Compar(a)ison, 1996, Bestiaires, 1, pp.185-202. hal-03302679

HAL Id: hal-03302679

<https://hal.science/hal-03302679>

Submitted on 6 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

COMPAR(A)ISON

An International Journal of Comparative Literature

Peter Lang

I/1996

Issus d'une tradition antique et médiévale, les *Bestiaires* continuent à poser de nombreuses questions. Quel fut, ou furent, leur(s) mode(s) de composition? Comment ont-ils été lus? Quel lien entretiennent-ils avec le reste de la littérature et avec la tradition iconographique? Faut-il les apparenter à la zoologie? Ou forment-ils un genre littéraire à part? Quelle fut, en outre, leur postérité? S'ils témoignent en premier lieu de ce que l'on peut appeler une «mentalité symbolique», leur reprise n'a pas été sans modifier les présupposés théoriques sur lesquels ils reposaient. Mais elle permet également de jeter une lumière rétrospective sur ces créations littéraires et artistiques, d'en éclairer la nature en en dégagant les éléments constitutifs. Les articles réunis ici offrent un certain nombre de jalons présentant des éléments de réponse et, inscrivant les *Bestiaires* dans une perspective qui en parcourt les différentes manifestations, en esquissent la poétique.

Christopher Lucken

Table des matières

Bestiaires

1. Willene B. Clark, <i>Twelfth and Thirteenth-Century Latin Sermons and the Latin Bestiary</i>	5
2. Maurizio Perugi, <i>Le centaure poursuivi. Esquisse d'une recherche littéraire et figurative à propos des Sagittaires dans la «Mort Aymeri» et d'une figure marginale au f° 5 du chansonnier provençal R</i>	21
3. Richard Trachsler, <i>L'écu, une fenêtre sur le coeur. Sur le bestiaire héraldique des traductions françaises du traité héraldique de Johannes de Bado Aureo</i>	57
4. Michel Jourde, <i>Bruits de la nature et ordre du discours. La voix de l'oiseau dans le discours ornithologique aux XVIe et XVIIe siècles</i>	79
5. Fabrizio Gonnelli, <i>Il bestiario esamereale: poesia biblica bizantina e barocca</i>	105
6. Juan Rigoli, <i>Borges au jardin des espèces</i>	133
7. Christopher Lucken, <i>Écriture et vocation des Bestiaires</i>	185
8. Dieter Polloczek, <i>Recycling Semiotik Junk in William Gaddis's «JR»</i>	203
9. Massimo Fusillo, <i>Ripensando la critica tematica: l'identità sdoppiata</i>	231

Écriture et vocation des Bestiaires

Nature, aux yeux du narrateur qui se plaint, dans le *De Planctu Naturae* d'Alain de Lille, des atteintes qu'elle subit, apparaît revêtue d'un vêtement dont les éléments correspondent aux trois classes qui divisent traditionnellement le monde animal. Chaque partie y est composée d'images représentant les différentes espèces. Il s'apparente ainsi à un véritable bestiaire.

Sa robe [...], aux couleurs chantoyantes, [...], et tissée de manière excessivement subtile, parvenait à une ténuité de matière telle que, trompant l'acuité visuelle, elle aurait pu faire croire qu'elle était de la même nature que l'air. De même que l'oeil imagine une peinture en rêve, y était rassemblé le concile des animaux aériens. L'aigle, d'abord jeune, puis vieux, revenant ensuite à son état précédent, se transformait de Nestor en Adonis. [etc...] Bien qu'on ne puisse dire que d'une manière allégorique qu'ils vivaient sur la robe, ces êtres semblaient cependant y être littéralement.

La mousseline [...], tissée de nombreux entrelacs, représentait la couleur de l'eau. Une fable peinte exposait la nature des animaux aquatiques, détaillés selon leurs espèces particulières. La baleine rivalisait avec les montagnes et, dans la course de son corps pareil à un rocher en forme de tour, ébranlait les forteresses des navires. [etc...] Toutes ces peintures, élégamment figurées sur le manteau à la manière de tropes, paraissaient, telles des gravures, nager comme par miracle.

La tunique, dont les peintures étaient l'oeuvre d'un brodeur, [...] tentait d'avoir l'apparence de la terre. [...] L'enchantement de la peinture y faisait vivre les animaux terrestres. L'éléphant, ayant progressé en hauteur par la taille monstrueuse de son corps, augmentait plusieurs fois celui que lui avait crédité la nature. [etc...] Une représentation propre à un

acteur de théâtre donnait à ces figures animales, comme à de joyeux convives, l'aspect d'êtres vivants.¹

La mort menace cependant de disparition chacune des espèces dont est tissé le vêtement de Nature. Aussi est-elle contrainte de les rappeler à la vie en en redessinant sans répit la forme imagée.

Avec l'aide d'un stylet en roseau utilisé pour une tablette d'ardoise, la jeune fille faisait revenir par la peinture les diverses images des choses. Cependant la peinture, ne s'attachant pas fermement à la matière sous-jacente, mourant en s'évanouissant rapidement, ne laissait après elle aucune trace de l'image. Bien qu'en les faisant rapidement resurgir, la jeune fille les maintint en vie, les images ne pouvaient persister dans la représentation écrite.²

L'écriture de Nature – ou celle de son serviteur, Génies – remplit une double fonction. D'une part, sur le modèle de la peinture et à l'instar d'une rhétorique fondée sur l'*enargeia*, elle rend visible les êtres qui composent son

¹ «Vestis vero [...], multiphario protheata colore [...], nimis subtilizata, subterfugiens oculorum indaginem, ad tantam materie tenuitatem devenerat, ut eius aerisque eandem crederes esse naturam. In qua, prout oculus in picture imaginabatur sompnio aerii animalis celebrabatur concilium. Illic aquila primo iuvenem, secundo senem induens, tercio, in statum reciprocatam priorem, in Adonim revertabatur a Nestore. [...] Hec animalia quamvis ibi quasi allegorice viverent, ibi tamen esse videbantur ad litteram. Sicut [...], multis intricata implexionibus, colorem imaginabatur aquatilem. In qua super animalis naturam aquatilis, multiphariam particulatam in species, fabula commentabatur picture. Illic cetus, rupibus contendens, sue scopulo quantitatis turriti corporis incursu, navium arietabat oppidula. [...] Hec picture tropo eleganter in pallio figurata sculpture naturae videbantur miraculo. Tunica vero polimita, opere picturata plumario, [...] in terrestri elementi faciem aspirabat. [...] In quibus quedam picture incantatio terrestria animalia vivere faciebat. Illic elephas monstruosa corporis quantitate progressus in aera, sibi corpus a natura creditum multiplici fenore duplicabat. [...] Has animalium figuras hystrionalis figure representatio, quasi iocunditatis convivia, oculis donabat videntium» (Alain DE LILLE, *De Planctu Naturae*, II, 138-280; éd. Nikolaus M. HÄRING, «Alan of Lille, *De Planctu naturae*», *Studi Medievali* s. 3, XIX/II (1978), 797-879). Sauf indication contraire, les traductions sont miennes. Je m'appuie ici sur celle proposée par Alexandre LEUPIN dans «Écriture naturelle et écriture hermaphrodite», *Digraphe* 9 (1976), 119-41, mais je m'en éloigne à plusieurs reprises; je me suis également référé à la traduction anglaise de James J. SHERIDAN, *The Plaint of Nature*, Toronto 1980. Pour une étude générale des questions que pose ce vêtement de Nature ainsi que les autres atours dont elle est parée, cf. Perrine GALAND, «Les beaux signes. Un locus amoenus d'Alain de Lille», *Littérature* 74 (1989), 27-46.

² «In latericiis vero tabulis arundinei stili ministerio virgo varias rerum picturaliter suscitabat imagines. Pictura tamen, subiacenti materie familiariter non coherens, velociter evanescendo moriens, nulla imaginum post se relinquebat vestigia. Quas cum sepe suscitando puella crebro vivere faciebat, tamen in scripture proposito imagines perseverare non poterant» (*De Planctu Naturae*, IV, 3-8; *op. cit.*).

texte.³ D'autre part, elle ne cesse de lutter par ce moyen contre l'effacement auquel semble voué l'écrit, s'opposant ainsi aux figures de rhétorique qui, telles les métaplasmes, déforment la grammaticalité de la lettre.

Alors que les différentes parties de ce vêtement offrent une surface intacte à la beauté harmonieuse, le lieu occupé par l'homme, situé sur la tunique, présente une déchirure. Comme l'explique Nature elle-même au narrateur, tandis que toute chose, par la loi de son origine, obéit à ses édits, l'être humain s'en exempte, leur préférant les solécismes d'une écriture agrammaticale. Les oiseaux, marqués du sceau de leur qualité intrinsèque, les poissons reconnaissants, les créatures terrestres, tous se soumettent à l'orthographe féconde de Nature. L'homme, lui, n'est qu'un sophiste pseudographe au désir pervers.⁴ C'est pour le réintégrer à la place qu'il a abandonnée et rétablir sa règle sur le monde entier, que Nature expose à son regard le revêtement d'images que dessine sans fin son stylet.

Ars imitatur naturam. Chaque bestiaire, au Moyen Age, répondant, en quelque sorte, à cette injonction d'Aristote, semble écrit sur le modèle du vêtement de Nature. Comme s'il était le produit d'une écriture naturelle: texte tissé, par l'art d'une *mimésis* sans faille, au moyen des images du monde. Renaissant, d'un manuscrit à l'autre, des cendres auxquels sont condamnées toutes créatures, l'alphabet de Nature s'ouvre aux yeux de l'homme pour qu'il retrouve à travers elles l'image de lui-même dont il a perdu la trace.

C'est à la vue que s'adresse en premier lieu Nature. Comme l'affirme saint Paul dans une sentence qui commande l'essentiel des rapports qu'entretient le Moyen Age chrétien avec le monde visible, jusqu'au XIII^{ème} siècle (en tout cas), si les yeux ne peuvent aller jusqu'à Dieu – si on ne peut voir son visage que *per speculum in aenigmate* (I Cor. 13, 12) – sa réalité invisible se laisse toutefois percevoir par l'intermédiaire de ses créatures: *Invisibilia Dei per ea quae facta sunt, intellecta conspiciuntur* (Rom. I, 20).⁵ Comme le précise Pierre de

³ Sur l'enargeia, cf. notamment QUINTILIEN, *Institution oratoire* VI, 2, 29-32 et VIII, 3, 61-62.

⁴ Cf. *De Planctu Naturae*, II, 232-37 et VIII, 10-61.

⁵ Sur l'arrière-plan théorique qui fonde la «physiologie» médiévale, cf. Tullio GREGORY, «L'idea di natura nella filosofia medievale prima dell'ingresso della fisica di Aristotele. Il secolo XII», in: *La Filosofia della Natura nel Medioevo. Atti del III Congresso internazionale di Filosofia medievale*, Milano 1966, 27-65, Michael J. CURLEY, «Physiologus, Physiologia, and the Rise of Christian Nature Symbolism», *Viator* 11 (1980), 1-10, Francesco ZAMBON, «Theologia del Bestiario», *Museum Patavinum* II/1 (1984), 23-51, dont il existe une version abrégée en français, «Figura Bestialis. Les fondements théoriques du bestiaire médiéval», in: *Epopée animale, Fable, Fabliau*, Actes du IV^e Colloque de la Société internationale Renardienne, *Cahiers d'Etudes Médiévales* 2-3 (1984), 709-19.

Beauvais dans le prologue de son *Bestiaire* (composé au début du XIII^{ème} siècle sur la base du *Physiologus* latin), «totes les créatures que Dex cria en terre, cria il por home, et por prendre essanple et de foi en eles et de créance».⁶ Aussi, selon le *Livre des secrez de nature sus la vertu des oyseauls et des poissons pierres et herbes et bestes* (siècle), «il n'est chose sa jus qui au firmament n'aist propre estoille et significacion».⁷ Au Verbe inaugural de Celui qui commande la Création toute entière, la Nature ajoute l'écriture visuelle de son vêtement pour en manifester aux yeux de l'homme la splendeur. Les espèces animales sont à la Parole divine ce que les tropes et les figures – les couleurs de rhétorique – sont au discours de l'orateur: l'ornement qui fait toute la force d'une éloquence dont l'*enargeia* permet aux mots d'ouvrir l'espace imaginaire du regard.⁸

Pour que les créatures puissent jouer le rôle qui leur est ainsi dévolu, encore faut-il que l'homme sache lire le livre de Nature; qu'il saisisse par conséquent la signification des lettres dont il est composé – comme le préconise Hugues de Saint-Victor dans le passage suivant du *De tribus diebus*:

Ce monde sensible tout entier, comme quelque livre, a été écrit par le doigt de Dieu, c'est-à-dire créé par la vertu divine. Aussi, chaque créature, telle une figure, n'a pas été inventée pour l'agrément de l'homme, mais instituée par décision divine pour manifester l'invisible sagesse de Dieu. Or, comme un illettré qui, voyant un livre ouvert, regarde les figures sans y reconnaître des lettres, stupide et *semblable à un animal est l'homme qui ne perçoit pas les choses qui appartiennent à Dieu* (I Cor. II, 14), qui voit à l'extérieur l'image des créatures visibles, mais qui n'en comprend pas à l'intérieur la raison. Celui qui est habité par l'esprit et qui peut juger toutes choses, quand il regarde au dehors la beauté de l'oeuvre, conçoit au dedans combien est admirable la sagesse du Créateur. Certes, il n'est personne pour qui les oeuvres de Dieu ne soient merveilleuses. Mais le sot n'admire en elles que l'image; alors qu'à travers ce qu'il voit au dehors, le sage recherche la pensée profonde de la sagesse divine. Comme si en un seul et même écrit, l'un fait valoir

⁶ Pierre DE BEAUVAIS, *Le Bestiaire* (version longue); éd. Charles CAHIER, in: *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, Paris 1852, II, 106.

⁷ *Le Livre des Secrez de Nature*; éd. Louis DELATTE, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Liège-Paris 1942, 297.

⁸ Sur la conception chrétienne de la création comme vêtement visible de la Voix de Dieu et ornement soumis à l'usure du temps, voir l'*Hexaemeron* de saint Ambroise. Le *De Planctu Naturae* présente de nombreuses analogies avec ce texte qui était très certainement connu d'Alain de Lille.

la couleur ou la forme des figures, tandis que l'autre en loue le sens et la signification. Il est donc bon de contempler et d'admirer assidûment les oeuvres divines, mais cela vaut pour celui qui sait convertir la beauté des choses corporelles en un usage spirituel.⁹

Si le monde est analogue à un livre, il s'appréhende comme n'importe quel livre: non pas selon la lettre, mais selon l'esprit, conformément à la sentence bien connue de saint Paul (II Cor., III, 6). Il faut donc le lire, comme l'Écriture sainte elle-même, sur le mode allégorique. A la lettre que figure chaque animal, perceptible par les yeux et équivalent à une simple peinture, doit répondre l'esprit qui s'adresse à la raison. C'est pourquoi chacun des chapitres consacré à un animal dont est composé le *Physiologus*, est constitué de deux parties distinctes. A celui qui décrit la *semblance* que représente la *nature* des animaux correspond celui qui en dégage la *senefiance*. La première partie se limite généralement à la description d'un trait remarquable, digne de susciter l'admiration. Comme le souligne Pierre de Beauvais dans son *Bestiaire*, qui reprend un passage de la version Y du *Physiologus*, celui-ci (c'est-à-dire le naturaliste) a établi «les natures des bestes et des oiseaux à l'entendement des spiriteus choses».¹⁰ Seules les natures animales dont le caractère merveilleux témoigne de manière évidente d'une origine divine, peuvent être le support d'une lecture qui en pénètre le sens. Celle-ci, pour la pensée chrétienne, et comme l'affirme le passage correspondant de la version B du *Physiologus*,

⁹ «Universus enim mundus iste sensibilis quasi quidam liber est scriptus digito Dei, hoc est virtute divina creatus, et singulae creaturae quasi figurae quaedam sunt non humano placito inventae, sed divino arbitrio institutae ad manifestandam invisibilium Dei sapientiam. Quemadmodum autem si illiteratus quis apertum librum videat, figuras aspicit, litteras non cognoscit: ita stultus et animalis homo, qui non percipit ea quae Dei sunt (I Cor. II, 14), in visibilibus istis creaturis foris videt speciem, sed intus non intelligit rationem. Qui autem spiritualis est, et omnia dijudicare potest, in eo quidem quod foris considerat pulchritudinem operis, intus concipit quam miranda sit sapientia Creatoris. Et ideo nemo est cui opera Dei mirabilia non sint, dum insipiens in eis solam miratur speciem; sapiens autem per id quod foris videt profundam rimatur divinae sapientiae cogitationem, velut si in una eademque Scriptura alter colorem seu formationem figurarum commendat; alter vero laudet sensum et significationem. Bonum ergo est assidue contemplari et admirari opera divina, sed ei qui rerum corporalium pulchritudinem in usum novit vertere spiritualem» (Hugues DE SAINT-VICTOR, *De tribus diebus* III; PL 176, 814). On peut rapprocher ce passage de celui de Grégoire LE GRAND dans son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, Introduction 4, Paris 1984, 73.

¹⁰ Pierre DE BEAUVAIS, *Le Bestiaire* (version longue), *op. cit.*, II, 106. La phrase correspondante de la version Y du *Physiologus* se trouve au terme du chapitre consacré au hérisson: «Juste ergo Physiologus statuit naturas animalium spiritalibus rebus» (éd. Francis J. CARMODY, «Physiologus Latinus Versio Y», *University of California Publications in Classical Philology* XII (1941), 114).

revient alors à conjointre les images que contient le livre du monde avec les réalités spirituelles enseignées par la Bible.¹¹

Le texte biblique qui fonde une telle lecture du monde est celui où Adam nomme les animaux que Dieu lui présente pour qu'il trouve un compagnon à son image (*Genèse* II, 18-20). Après avoir engendré les créatures comme des peintures servant à l'ornement de sa Voix, Dieu procède en quelque sorte à une seconde Création. Elle aura cette fois lieu dans et par la voix de l'homme.

Voir le spectacle du monde ne peut suffire; il faut encore l'entendre. C'est pourquoi Adam le redouble par le langage. Il relie ainsi le livre d'image écrit au dehors avec le livre intérieur de la raison. En appelant chaque animal par son nom, Adam réfléchit le livre de la Création dans celui de sa parole, c'est-à-dire dans le miroir de sa raison qui fait un avec la raison de Dieu.

La nomination des animaux s'apparente à une véritable recréation du monde par le langage. Celle-ci met en jeu la nature même de l'homme. En nommant les animaux, Adam prend en effet la mesure de sa différence par rapport à des êtres dénués de raison et incapables de parler: aucun animal ne peut lui être comparé, aucun ne peut lui servir de double. Il lui faudra attendre la création d'Eve. Il prend du même coup la mesure de son identité: celle que lui confère une raison qui lui permet de saisir le sens des choses par delà leur apparence visible.¹² Ainsi, selon Philon d'Alexandrie, Dieu poussa tous les animaux auprès d'Adam pour que se manifeste ouvertement la perfection de cette science des réalités intérieures dont il avait été pourvu, et pour qu'elle se révèle à lui à travers ce langage qui le définit désormais:

Il mettait l'homme à l'épreuve, comme fait un maître avec un disciple, en éveillant sa disposition innée et en l'appelant à donner un échantillon de ses propres travaux, pour l'inviter à faire de lui-même des impositions de noms qui ne fussent ni déplacées ni discordantes, mais entièrement révélatrices des qualités de leur objet. La nature rationnelle, qui existe dans l'âme, était encore pure; aucune maladie, aucun vice, aucune

¹¹ «Congrue igitur Physiologus naturas animalium contulit et contexuit intelligentiae spiritalium scripturarum» (éd. CARMODY, *Physiologus Latinus. Editions préliminaires versio B*, Paris 1936, 27).

¹² «Causa autem adducendi ad Adam cuncta animantia terrae et volatilia coeli, ut videret quod vocaret ea et eis nomina imponeret, hoc est, ut sic Deus demonstraret homini quanto melior esset omnibus irrationabilibus animantibus. Ex hoc enim apparet ipsa ratione hominem meliorem esse quam pecora, quod distinguere et nominatim ea discernere non nisi ratio potest, quae melior est» (Raban MAUR, *Comment. in Genesim* I, xv; PL 107, 484). Cf. également le pseudo-EUCHÈRE, *Commentarii in Genesim* I (PL 50, 908), le pseudo-BÈDE, *Quaestiones super Genesim*, (PL 93, 271-72), et Pierre COMESTOR, *Historia Scholastica, Liber Genesis XVI* (PL 198, 1070).

passion, ne s'y étaient encore introduits; aussi Adam prit-il les images toutes fraîches des corps et des choses, et il leur donna les noms justes, en visant exactement les réalités qui étaient signifiées, de façon qu'en même temps leur nature soit énoncée et pensée.¹³

Face aux créatures qui recouvrent la surface du monde, l'excellence originarie de la raison humaine se traduit en un langage qui réalise l'union des *images des corps et des choses* qui se présentent au regard, avec les *réalités signifiées* à travers elles: un langage qui sache dévoiler la *qualité* des objets, qui permette de découvrir le livre intérieur de l'intelligence à travers celui que lisent les yeux, de sorte que la *nature* des choses vues, au moment même où elle est *énoncée*, soit également *pensée*. Les mots qui composent la langue (*verba*) correspondent ainsi aux images qui composent le monde (*res*). Si Dieu avait fait surgir de sa Voix les images animales dont est formé son livre, en les réinscrivant dans l'espace de la langue, Adam retrouve leur origine vocale. Comme le précise le pseudo-Euchère, Adam imposa aux animaux des noms qui correspondent à leur étymologie¹⁴: il leur donna des noms qui fonctionnent comme de véritables signes, capables de dire la vérité sur la nature des choses, c'est-à-dire des symboles.¹⁵ Adam correspond ainsi, pour la tradition chrétienne, à la figure du Dèmeurge dans le *Cratyle* de Platon: il est celui par qui les mots ont un rapport intrinsèque aux choses; pour qui, à l'origine, le langage correspondait de manière parfaitement adéquate à la réalité, sans que le tissu des apparences n'obstrue la transparence du sens. En nommant les animaux, Adam effectue la jonction des *visibilia* et des *invisibilia Dei*. Il lie l'oeil et le langage de la raison. Ce qui fut possible grâce à cette langue originarie qui disparut avec la construction de la tour de Babel.¹⁶ C'est ainsi qu'Adam, du temps où il était

¹³ Philon d'ALEXANDRIE, *De Opificio Mundi* 149-50, trad. du grec par R. Arnaldez, Paris 1961, 241-43.

¹⁴ «Homo intelligeret se ipsum quanto melior esset bestiis, dum cunctis nomina etymologiarum imponit» (pseudo-EUCHÈRE, *Commentarii in Genesim* I; PL 50, 908).

¹⁵ «[...] Ce que les Grecs appellent *etymologia*» peut être traduit, selon CICÉRON, «en un mot, *veriloquium*. Mais nous, [...] nous appliquons à ce groupe de phénomènes le mot *notatio*, parce que les mots sont le signe (*nota*) des choses. Aussi Aristote emploie-t-il de même en grec *symbolon*, qui correspond au latin *nota*» (*Topiques* 35; trad. H. Bornecque, Paris 1960). «Etymologia est origo vocabulorum [...]», affirme Isidore DE SÉVILLE (*Etymologiae* I, 29, 1; éd. J. Oroz Reta, Madrid 1982).

¹⁶ «Constat Adam in ea lingua qua totum genus humanum usque ad constructionem turris, in qua linguae divisae sunt, loquebatur, animantibus terrae et volatilibus nomina imposuisse. Caeterum in deiectione turris, cum Deus suam cuique genti propriam atque diversam tribueret linguam, tunc eis credenda sunt etiam animantium vocabula, quomodo et rerum caeterarum, juxta suam cuique distinxisse loquelam: quamvis etiam non latet homines postea plurimis quae sibi nova forte occurrerent rebus, sive animantibus, per

encore au Paradis, peut apparaître, d'avantage encore que Salomon, comme la figure emblématique du sage.¹⁷

La nomination des animaux est la première occurrence du langage dont témoigne la Bible.¹⁸ Leur spectacle tient en quelque sorte lieu d'abécédaire. Le premier homme pouvait y apprendre à parler et à lire – ou inversement: l'un se faisant avec l'autre. Il naissait ainsi à la raison. Et prenait du même coup connaissance de la raison de Celui qui, en faisant défiler les animaux devant ses yeux, tournait pour ainsi dire les pages de son livre. Un livre d'images qui, suppléant à la Voix de Dieu, permettait à l'homme d'y trouver sa propre voix. Un livre-miroir à travers lequel le Verbe se représentait aux yeux d'Adam pour qu'il puisse en saisir le sens, et dans lequel il pouvait voir se refléter, fût-ce en négatif, son propre visage, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La Chute ne sera pas sans conséquence sur la relation de l'homme avec le monde. S'il se distingue des animaux par la raison dont on considère qu'ils sont privés, en désobéissant à la Voix de Dieu, il a perdu sa véritable identité pour devenir, «semblable à un animal» (I Cor. II, 14), un être dépourvu de raison. Du coup, tel un illettré, il est incapable de lire le livre écrit par Dieu.

singulas gentes juxta suum placitum indidisse vocabula, et nunc etiam inde discernere solere. [...] Primam autem linguam fuisse generi humano Hebraeam videtur, ex eo quod nomina cuncta hominum quousque ad divisionem linguarum in Genesi legimus, illius constat esse loquelae» (Raban MAUR, *Commentarius in Genesim* XIV; PL 107, 483-84). «Hebraice Adam rebus omnibus nomina imposuit. Sed facta divisione linguarum, singulae gentes secundum proprietatem et placitum suum universa vocitaverunt» (Rémy D'AUXERRE, *Commentarius in Genesim* II; PL 131, 62-63). Les noms qui furent imposés *secundum placitum* n'offrent, selon Isidore DE SÉVILLE, aucune prise à l'étymologie (*Etymologiae* I, 29, 6-7).

¹⁷ «Quippe qui mundi ipsius infantiam adhuc teneram, et quodammodo palpitantem rudemque conspexerat, et in quem tanta fuit non solum sapientiae plenitudo, sed etiam gratia prophetiae, divina illa insufflatione transfusa, ut universis animantibus nomina rudis adhuc mundi hujus habitator imponeret (*Gen. II*), ac non solum omnigenum bestiarum atque serpentium furores virusque discerneret, sed etiam virtutes herbarum, arborum quoque, lapidumque naturas, ac temporum necdum expertorum vicissitudines partiretur, ita ut potuerit efficaciter dicere: *Dominus dedit mihi eorum quae sunt, scientiam veram, ut sciam dispositiones orbis terrarum, et virtutes elementorum, initium et consummationem, et medietatem temporum, annorum cursus et stellarum dispositiones, naturas animalium, et iras bestiarum, et vim spirituum, et cogitationes hominum, differentias arborum, et virtutes radicum, et quae sunt abscondita et in promptu cognovi* (*Sap. VII, 17-21*)» (CASSIEN, *De principatibus seu potestatibus* XV; PL 49, 757-58).

¹⁸ La question relative à la première occurrence de la parole n'est pas tout à fait établie par la tradition chrétienne médiévale. DANTE, dans le *De Vulgari Eloquentia* (I, 4), estimait que ni la nomination des animaux, ni les mots qu'Adam prononça au sujet d'Eve, ni le dialogue entre celle-ci et le serpent ne pouvait être le *primoloquium*. C'est à Dieu que s'adressa en premier Adam, et le premier mot de la «chaîne signifiante» que formera le langage humain est son nom: *El*.

Le monde n'est plus pour lui qu'un recueil d'images privées de sens. En outre, alors que Dieu lui avait donné tout pouvoir sur ses créatures (cf. *Genèse*, I, 29-30), ceux-ci l'ont suivi dans sa Chute pour devenir sauvages.¹⁹ Aussi, comme le constate saint Augustin, l'homme est aujourd'hui condamné à «vivre à la façon des bêtes, esclave des passions».²⁰ «Il est bien vrai qu'il est devenu bestial, l'être qui, en raison de son penchant vers la matière, a reçu de la nature un mode de génération qui l'inscrit dans l'écoulement du temps», soutient Grégoire de Nysse dans *La Création de l'homme*, qui attribue à la sexualité la responsabilité de la Chute. «Voilà, à mon avis, l'origine même des passions qui nous affectent: c'est comme la source d'où elles jaillissent pour déborder sur la vie humaine. La preuve, c'est la parenté qui existe entre ces passions qui se manifestent en nous et celles des animaux. [...] Ce n'est pas la colère de l'homme qui fonde sa ressemblance avec Dieu, pas plus que la recherche du plaisir ne caractérise la supériorité de sa nature, ni la lâcheté ou l'audace; s'il désire toujours plus, et répugne à être rabaissé, tout cela est bien éloigné du caractère divin; c'est un emprunt de la nature humaine aux animaux privés de raison. Car les instincts qui permettent aux animaux d'assurer la conservation de leur vie deviennent chez l'homme des passions. [...] Souvent la raison elle-même est rendue bestiale par cette inclination aux attitudes irraisonnables: alors ce qu'il y a en l'homme de meilleur est recouvert par ce qu'il y a de pire en lui. [...] Perdant l'image du Bien, l'homme devient l'image de l'animal».²¹ Créé à l'image et à

¹⁹ Les conséquences de la Chute sur les animaux et les fonctions que la tradition chrétienne leur reconnaît sont bien résumées par Pierre COMESTOR dans son *Historia scholastica*: «Sexta die ornavit Deus terram: produxit enim terra tria genera animalium, jumenta, reptilia, bestias (Gen. I, 24). Sciens enim Deus hominem per peccatum casurum in poenam laboris, ad remedium laboris dedit ei jumenta, quasi adjuvamenta, ad opus, vel ad esum. Reptilia vero et bestiae sunt ei in exercitium. [...] Quaeritur quoque de nocivis animantibus si creata sunt nociva, vel primo mitia, post facta sint homini nociva. Dicitur quod ante peccatum hominis fuerunt mitia, sed post peccatum facta sunt nociva homini tribus de causis; propter hominis punitionem, correptionem, instructionem; punitur enim homo cum laeditur his, vel cum timet laedi, quia timor maxima poena est. Corrigitur his, cum scit ista sibi accidisse pro peccato suo; instruitur admirando opera Dei, magis admirans opera formicarum, quam onera camelorum: vel cum videt haec minima sibi posse nocere, recordatur fragilitatis suae, et humiliatur» (*Liber Genesis VIII*; PL 198, 1062-63). On peut rapprocher la distinction effectuée ici entre, d'une part, les bêtes de somme et, d'autre part, les reptiles et les bêtes sauvages, de la création des animaux racontée dans la branche XXIV du *Roman de Renart* relative aux *Enfances Renart*, qui oppose les animaux domestiques surgis de la mer suite au coup de verge donné par Adam, des bêtes sauvages nées lorsqu'elle est maniée par Eve.

²⁰ «[...] morti addictus bestialiter viveret, libidinis servus [...]» (saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu* XII, xxii; éd. D. Dombart et A. Kalb, trad. G. Combès, Paris 1959, III, 230-31).

²¹ Grégoire DE NYSSE, *La Création de l'homme*, chap. XVII-XVIII; trad. du grec par J.-Y. Guillaumin, Paris 1982, 104-06.

la ressemblance de Dieu, mais oubliant dans sa Chute sa nature première, l'homme épouse ainsi les instincts des animaux qui, détachés de celui qui devait être leur maître, incarnent désormais ses passions. Comme l'affirme à son tour Boèce dans la *Consolation de Philosophie*, «telle est la condition de l'homme, que s'il est supérieur au reste des créatures lorsqu'il a conscience de lui-même, il tombe plus bas que les bêtes lorsqu'il cesse de se connaître. Chez les animaux, cette ignorance de soi-même est une conséquence de leur nature; chez l'homme, c'est un effet de sa dégradation».²²

Au lieu d'être le pur reflet du Verbe, la Création, désormais, représente également les passions de l'âme humaine ignorante de son origine divine. C'est ainsi que Philon d'Alexandrie pouvait considérer, à propos de l'épisode de la *Genèse* selon lequel Dieu façonna «tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel» (II, 19), que son auteur «assimile les passions à des animaux et à des oiseaux, parce qu'elles dévastent l'intelligence si elles sont indomptées et sauvages, et qu'elles volent, comme des oiseaux sur la pensée; car leur élan est rapide et incoercible».²³ Saint Augustin fait aussi référence à une telle tradition exégétique à propos des animaux créés lors du sixième jour (*Genèse* I, 24): «Gardez-vous de la sauvage dureté de l'orgueil, de l'indolente volupté de la luxure, et du renom trompeur de la science, afin que les fauves soient apprivoisés, le bétail dressé, et les serpents inoffensifs. Oui, tels sont les mouvements de l'âme en allégorie: mais la morgue de l'enflure, le plaisir libidineux et le venin de la curiosité sont les mouvements d'une âme morte».²⁴

Les différents animaux deviennent ainsi les figures allégoriques de la métempsychose affectant l'âme qui, à l'instar des compagnons d'Ulysse ensorcelés par Circé, se laisse séduire par les sensations du corps et se trouve en prise aux passions. En effet, comme le souligne Boèce dans la *Consolation de Philosophie*:

²² «Humanae quippe naturae ista condicio est, ut tum tantum ceteris rebus, cum se cognoscit, excellat, eadem tamen infra bestias redigatur, si se nosse desierit; nam ceteris animantibus sesse ignorare naturae est, hominibus vitio venit» (BOËCE, *La Consolation de Philosophie* II, IX; éd. K. Büchner, Heidelberg 1960², trad., légèrement modifiée, L. Judicis de Mirandol, Guy Trédaniel 1981, 85).

²³ Philon D'ALEXANDRIE, *Legum allegoriae* II, 9-11, éd. et trad. du grec par Cl. Mondésert, Paris 1962.

²⁴ «Continete vos ab immani feritate superbiae, ab inertii voluptate luxuriae et a fallaci nomine scientiae, ut sint bestiae mansuetae et pecora edomita et innoxii serpentes. Motus enim animae sunt isti in allegoria: sed fastus elationis et delectatio libidinis et venenum curiositatis motus sunt animae mortuae [...]» (saint AUGUSTIN, *Les Confessions* XIII, xxi, 30; éd. M. Skutella, trad. E. Tréhorel et G. Bouissou, Paris 1962, II, 480-81). Saint Augustin ne s'en tient toutefois pas à cette seule interprétation.

L'être qu'ont dégradé ses vices ne peut plus être considéré comme un homme. Cet envieux, tout prêt à s'emparer du bien d'autrui, même par la violence, ne ressemble-t-il pas à un loup? Ce plaideur hargneux et intraitable, qui use sa langue dans les cris de la chicane, peut être comparé à un dogue. Ce fourbe qui, pour dépouiller ses victimes, se plaît à leur tendre des pièges dans l'ombre, est le portrait du renard. Ce furieux qui rugit a les instincts du lion. Ce poltron, ce fuyard qui a peur de son ombre, est semblable à un cerf. Ce paresseux, ce lourdaud toujours endormi, mène la vie d'un âne; ce capricieux aux goûts fantasques et mobiles, ne diffère en rien d'un oiseau. Ce débauché toujours plongé dans les plus immondes voluptés, me représente un porc et ses crapuleux plaisirs. Et c'est ainsi que le malheureux qui déserte la vertu cesse d'être un homme et que, faute de pouvoir devenir un dieu, il se voit transformé en bête.²⁵

Chaque vice se voit attribué un animal, comme s'il y avait un lien intrinsèque entre lui et l'homme qui s'y abandonnait – ainsi que cherche à l'établir, sur le plan de la ressemblance physique, la physiognomonie.²⁶ Les créatures du monde forment du coup le miroir reflétant l'image éclatée de la figure idéale de l'homme.

²⁵ «[...] quem transformatum vitiis videas, hominem aestimare non possis. Avaritia fervet alienarum opum violentus ereptor: lupi similem dixeris. Ferox atque iniquis linguam litigiis exercet: cani comparabis. Insidiator occultus subripuisse fraudibus gaudet: vulpeculis exaequetur. Irae intemperans fremit: leonis animum gestare credatur. Pavidus ac fugax non metuenda formidat: cervis similis habeatur. Segnis ac stupidus torpet: asinum vivit. Levis atque inconstans studia permutat: nihil avibus differt. Foedis immundisque libidinibus immergitur: sordidae suis voluptate detinetur. Ita fit, ut qui probitate deserta homo esse desierit, cum in divinam condicionem transire non possit, vertatur in beluam» (BOËCE, *La Consolation de Philosophie* IV,VI; trad: *op. cit.*, 225-27). La référence à Circé se trouve dans le paragraphe suivant. Il est également fait allusion aux théories d'origine pythagoricienne de la métempsycose mentionnées par Platon dans le *Timée* et le *Phédon*. Cf. Guido MILANESE, «Vertatur in beluam. Animals and Human Passions in Boethius' *Consolation of Philosophy*», in: *Atti del V Colloquio della International Beast Epic, Fable and Fabliau Society*, 1983, éd. A. Vitale-Brovarone et G. Mombello, Alessandria 1987, 273-82. Sur le lien entre les animaux et les péchés capitaux, cf. M. W. BLOOMFIELD, *The Seven deadly Sins*, Michigan 1952, et Mireille VINCENT-CASSY, «Les animaux et les péchés capitaux: de la symbolique à l'emblématique», in: *Le Monde animal et ses représentations au Moyen-Âge (XIe-XVe siècles)*, Toulouse 1985, 121-32. Différents récits de métamorphoses animales sont abordés dans les études réunies par Laurence HARF-LANCNER in: *Métamorphose et bestiaire fantastique au Moyen Age*, Paris 1985.

²⁶ Cf., à ce sujet, Jurgis BALTRUŠAITIS, «Physiognomonie animale», in: *Aberrations. Essai sur la légende des formes*, Paris 1983, 9-53.

Boèce attribue ainsi aux bêtes un statut identique à celui qu'elles ont dans la fable ésopique, bien qu'elles n'y incarnent pas constamment le même trait de caractère. Comme le souligne en effet Isidore de Séville, les fables sont des fictions inventées par les poètes «pour, qu'à travers la conversation d'animaux muets, l'on puisse prendre connaissance d'une certaine image de la vie des hommes».²⁷ Les recueils de fables sont en quelque sorte des livres qui, sans se fonder sur celui écrit par la main Dieu, offrent un reflet du comportement humain. Dans une perspective comparable, l'épopée animale présente, de l'*Ecbasis cujusdam captivi per tropologiam* et de l'*Ysengrimus*, avec le *Roman de Renart* et ses nombreux avatars dans les différentes langues européennes, une image ironique des passions et des vices de l'humanité.

L'exégèse biblique tend considérer les animaux mentionnés dans les Ecritures, à l'instar de la fable, comme des fictions, ou de simples figures du discours – comparaisons, métaphores ou prosopopées. Cependant, pris dans l'ensemble de la tradition chrétienne, ils n'ont pas qu'un statut rhétorique; ils sont également des exemples vivants du message divin. Si l'homme qui s'est séparé de Dieu est devenu semblable à une bête privée de raison, si les animaux, pervertis par la Chute, ont perdu leur transparence originaire, ces derniers ne cessent pour autant d'être, pour celui qui saura en dégager la signification, l'alphabet de Dieu. C'est dans la nature même des animaux que le *Physiologus* cherche à en lire la *senefiance*.²⁸ Aussi Dhuoda, dans le *Manuel* qu'elle adresse à son fils en 843, peut-elle lui recommander l'observation de la nature: «Beaucoup de choses sont présentées aux hommes en exemple et accordées pour l'utilité. Lis ce que disent les livres appropriés et tu trouveras. Sache qu'il est écrit: *Parle à la terre et elle te répondra; interroge les bêtes de somme et elles t'instruiront; les oiseaux du ciel, et ils te guideront; les poissons de la mer et ils te raconteront*, etc (Job, 12, 7-8). Il y a là une signification fort utile, qui est claire à plus d'un».²⁹ Inscrits,

²⁷ «Fabulas poetae a fando nominaverunt, quia non sunt res factae, sed tantum loquendo fictae. Quae ideo sunt inductae, ut fictorum mutorum animalium inter se conloquio imago quaedam vitae hominum nosceretur» (Isidore DE SÉVILLE, *Etymologiarum* I, 40, 1; *op. cit.*).

²⁸ J'ai mis en évidence la distinction qu'il faut établir, pour ce qui concerne l'interprétation des figures animales, entre la pratique exégétique, représentée notamment par saint Augustin, et la tradition à laquelle appartient le *Physiologus*, dans «Les hiéroglyphes de Dieu. La démonstration des Bestiaires au regard de la *senefiance* des animaux selon l'exégèse de saint Augustin», *Compar(a)ison* I/1994, 33-70.

²⁹ «Sunt multa ad exempla hominum deducta et in usum concessa. Lege librorum pertinentium dicta, et invenies: Nimirum, scriptum est, *loquere terrae et respondebit tibi; interroga iumenta et docebunt te; volatilia coeli et indicabunt tibi; et narrabunt pisces maris*, etc. Et est sensus utilissimus patens nonnullis» (DHUODA, *Manuel pour mon fils*, III, 10, 120-25; éd. P. Riché, trad. B. de Vregille et Cl. Mondésert, Paris 1975, 180-81).

depuis la Chute, dans une temporalité soumise à la mort, les animaux, comme tout être vivant, servent de miroir à travers lequel l'homme peut prendre conscience de lui-même. L'affirme, en écho au *De Planctu Naturae*, une autre oeuvre célèbre d'Alain de Lille, le poème *Omnis creatura mundi*:

Omnis mundi creatura,
Quasi liber, et pictura
Nobis est, et speculum.
Nostrae vitae, nostrae mortis
Nostri status, nostrae sortis
Fidele signaculum.³⁰

Chacune des créatures du monde qui semblent animer le vêtement chatoyant de Nature réfléchit désormais, dans le mouvement même de son écriture infinie, le destin mortel de l'homme. Mais elles n'en continuent pas moins à représenter la toute-puissance divine et le salut qui attend l'homme. «Il y a dans la nature, affirme saint Ambroise, un quadrupède que la parole du prophète nous exhorte à imiter, pour qu'à son exemple nous nous gardions de la paresse, que nous ne nous détournions pas de l'étude de la vertu à cause de la petitesse et de la débilité du corps et qu'aucun projet ne nous effraye par son ampleur. [...] Afin que tu imites son application, l'Écriture t'avertit en disant: *Rapproche-toi de la fourmi, oh paresseux, rivalise avec ses voies et tu deviendras plus sage qu'elle* (Prov. VI, 6)».³¹ Les animaux présentent aux yeux des hommes des exemples qui peuvent être imités ou, au contraire, auxquels il faut éviter de ressembler. Cette fonction est remarquablement résumée par Pierre Damien dans sa lettre *De bono religiosi status et variarum animantium tropologia*, qui,

³⁰ Alain de LILLE, *Rythmus, quo graphice natura hominis fluxa et caduca depingitur*, 1-6 (PL 210, 579). Ce texte peut être rapproché de ce qu'écrit saint AMBROISE dans son *Hexaemeron*: «In hac enim germinum specie, et illo virentis herbae munere imago est vitae humanae, et naturae conditionisque nostrae insigne quoddam spectatur, et speculum elucet. Illa herba et flos feni figura est carnis humanae, sicut bonus divinitatis Interpres organo suae vocis expressit, dicens: *Clama. Quid clamabo? Omnis caro fenum, et omnis gloria hominis ut flos feni. Aruit fenum, et flos decidit: verbum autem Domini manet in aeternum* (Esa. XL, 6 sq.)» (PL 14, 167). On peut encore comparer l'image de la rose qui suit dans le poème d'Alain de Lille, à celle que développe l'*Hexaemeron* (III, 48; PL 14, 175-76).

³¹ «Est tamen etiam in natura quadrupedum, quod imitari nos sermo adhortetur propheticus, quo exemplo caveamus desidiam, et exiguitate vel infirmitate corporis a virtutis studio non reflectamur, neque revocemur ab ullius propositi magnitudine. [...] Cujus ut imiteris industriam Scriptura commonet te dicens: *Confer te ad formicam, o piger, et aemulare vias ejus, et esto illa sapientior* (Prov. VI, 6)», (saint AMBROISE, *Hexaemeron* VI, iv, 16; PL 14, 247). Sur le point de vue de saint Ambroise relatif au spectacle du monde, cf. mon article, «Les hiéroglyphes de Dieu», *op. cit.*, 58-61.

comparant le cloître à un «vivier pour les poissons», à un «enclos pour des bestiaux célestes», ou à une «volière pour les oiseaux», le transforme en un véritable bestiaire:

Il n'est pas étonnant si, à travers une figure destinée à l'intelligence spirituelle, l'homme est comparé aux bestiaux des champs, aux oiseaux du ciel et aux poissons de la mer, étant donné que lui-même, pour qui les autres créatures ont bien sûr été créées, a été appelé toute créature: *Allez, dit-il, dans le monde entier, prêcher l'Evangile à toute créature* (Marc XVI, 15). De fait, les agissements naturels du bétail se retrouvent par l'intelligence spirituelle dans les moeurs des hommes; de même, on trouve chez eux quelque chose qui appartient à la fonction des anges. En effet, de même que Dieu, le Créateur tout puissant des choses, a formé tout ce qui est sur terre pour l'usage des hommes, de même, à travers la signification même des éléments de la nature, et les mouvements nécessaires qu'il a imposés aux animaux sans raison, il a pris soin d'informer l'homme quant à son salut. De sorte qu'à travers les bêtes de somme elles-mêmes, l'homme peut voir ce qu'il doit imiter, ce qu'il doit éviter, ce qui vaut d'être emprunté par lui de manière salutaire, et ce qu'il doit mépriser à bon droit: ainsi, au moment même où l'homme pourvu de raison est instruit par les choses qui en sont dépourvues, il s'élève vers son auteur par la voie de la sagesse, toujours prudemment et par un chemin sans encombre.³²

³² «Clastrum quippe monasterii vivarium est animarum. [...] Clastrum itaque monasterii utrum gurgustium, sive vivarium piscium solummodo, sicut dictum est; an etiam captabulum coelestium pecorum vel certe aviarium volucrum per spiritalem intelligentiam rectius possumus appellare? [...] Nec mirum si et pecoribus agri, et volucris coeli ac piscibus maris, homo per figuram spiritalis intelligentiae comparetur, cum et ipse homo, propter quem scilicet caetera creata sunt, omnis creatura dicatur: *Euntes, inquit, in mundum universum, praedicate Evangelium omni creaturae* (Marc XVI, 15). Nam et naturales actus pecorum per spiritualem intelligentiam reperiuntur in moribus hominum; sicut et in hominibus aliquid invenitur, quod ad officia pertineat angelorum. Rerum quippe conditor omnipotens Deus, sicut terrena quaeque ad usum hominum condidit; sic etiam per ipsas naturarum vires, et necessarios motus, quos brutis animalibus indidit, hominem salubriter informare curavit. Ut in ipsis pecoribus homo possit addiscere quid imitari debeat, quid cavere, quid ab eis mutuari salubriter valeat, quid rite contemnat: quatenus dum a rebus quoque ratione carentibus homo rationalis instruitur, ad auctorem suum per viam sapientiae caute semper et inoffenso tramite gradiatur» (Pierre DAMIEN, *Opusculum LII, De bono religiosi status et variarum animantium tropologia*, PL 145, 766-67; cf. 785). Sur ce texte construit sur la base du *Physiologus*, et sur la conception de la nature chez Pierre Damien, cf. André CANTIN, *Les Sciences séculières et la foi. Les deux voies de la science au jugement de S. Pierre Damien (1007-72)*, Spolète 1975, 552-94. L'utilisation exemplaire des natures animales

En prenant soin de voir les animaux comme des figures pourvues d'un sens, soit comme des lettres, l'homme rend au monde sa lisibilité, le reconnaissant comme un livre d'exemples créés par Dieu pour son Salut. Il retrouve ainsi la science manifestée par Adam lors de la nomination des animaux. Celle-ci fut en quelque sorte le premier bestiaire. C'est sur son modèle que sont composés les différents *Bestiaires* médiévaux depuis le *Physiologus* (adaptés qu'ils sont cependant à la situation présente de l'homme). En effet, comme le remarque Xenia Muratova, le bestiaire «est une exposition et une explication développées du contenu de la scène de l'imposition des noms aux animaux, qui reflète, comme dans un miroir, le sens sacré de l'oeuvre. De même que les bêtes se présentent devant Adam lorsqu'il leur donne leurs noms, de même elles passent ensuite devant le lecteur du Bestiaire en un défilé solennel de symboles».³³

On ne trouve pourtant aucune mention de la nomination des animaux dans le texte primitif du *Physiologus*. C'est par elle qu'Isidore de Séville introduit cependant le Livre XII des *Etymologies* qu'il consacre aux animaux; elle y apparaît d'ailleurs comme la scène primitive de toute l'entreprise des

se retrouve évidemment dans de nombreux domaines de la tradition médiévale, mais surtout dans les différents recueils d'*exempla* et les sermons. Ainsi, on peut constater à propos du *Speculum Ecclesiae* d'Honorius Augustodunensis, que «parmi les divers types d'*exempla* utilisés, il a donné ses préférences à celui provenant de l'histoire naturelle, car il n'y a pas moins d'une soixantaine de noms d'animaux différents cités au cours des sermons, dont les propriétés et actions sont généralement moralisés» (J.-Th. WELTER, *L'Exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge*, Paris-Toulouse 1927, 40-41). Même chose au sujet de la *Summa de exemplis contra curiosos*, des années 1270, où, sur six cents *exempla* environ, «les deux tiers [...] sont occupés par l'*exemplum* «de naturalibus» tiré des bestiaires – il n'y a pas moins de quatre-vingts noms d'animaux cités – des volucraires, des lapidaires, des traités de géographie ou empruntés à sa propre expérience» (185). Ou encore, à propos de la *Tabula Exemplorum secundum ordinem alphabeti*, compilée probablement vers 1277, pour lequel «il est à noter [...] qu'à côté du type hagiographique, l'*exemplum* moralité extrait des bestiaires ou des traités d'histoire naturelle, l'emporte de beaucoup par le nombre sur tous les autres» (297; cf. encore 2 et 100-01, ainsi qu'au terme *Bestiaires* de l'index, 522). Voir également G. R. OWST, *Literature and Pulpit in Medieval England. A Neglected Chapter in the History of English Letters & of the English People*, Oxford 1932, 184-209, John MORSON, «The English Cistercians and the Bestiary», *Bulletin of the John Rylands Library* 39 (1956-57), 146-70, Michel ZINK, *La prédication en langue romane avant 1300*, Paris 19, 358-61, Jacques LONGÈRE, *La prédication médiévale*, Paris 1983, 194-95 et ici-même, Willene B. CLARK, «Twelfth and Thirteenth-Century Latin Sermons and the Latin Bestiary».

³³ Xenia MURATOVA, «Adam donne leurs noms aux animaux. L'iconographie de la scène dans l'art du Moyen Âge: les manuscrits des bestiaires enluminés du XIIe et du XIIIe siècles», *Studi Medievali* 16 (1975), 373; cf. également Peter DRONKE, «La creazione degli animali», in: *L'uomo di fronte al mondo animale nell'alto medioevo*, Spolète 1985, II, 809-48.

Etymologies. Cet épisode fondamental se retrouve par la suite dans le *De Natura Rerum* de Raban Maur, et surtout dans de nombreux bestiaires latins à partir du XII^e siècle, où sa représentation sert en particulier de frontispice.³⁴ Dans certaines peintures, Adam tient un phylactère à la main, ou un rouleau, qui apparaît ainsi comme le modèle exemplaire d'où le manuscrit que le lecteur tient à son tour dans la main tire son autorité.³⁵ Seulement, à la différence du bestiaire d'Adam, la nomination des animaux ne suffit plus pour en saisir le sens. Si, d'une certaine manière, le *physiologus*, dont les descriptions offrent les images des animaux, tient le rôle qui était celui de Dieu, ce nouvel Adam qu'est, ou que sont les différents scribes (ou auteurs) de ces textes, doit désormais en reconstruire le sens. Pour cela, il ne s'intéresse pas seulement à leur nom, comme peut le faire Isidore de Séville qui cherche à y retrouver l'étymon issu de la langue adamique (ce qui sera toutefois intégré dans les *Bestiaires* recopiant les chapitres des *Etymologies* consacrés aux animaux). Il ne s'agit pas non plus d'une pure interprétation allégorique comme le pratique la tradition exégétique. C'est l'alphabet même avec lequel a été rédigé le livre de la nature, qu'il faut parvenir à déchiffrer. Le *Physiologus*, comme tous les *Bestiaires* qui en sont issus, est la conjointure, en une seule et même oeuvre, de ce *duplex liber* rédigé par la main de Dieu mais que la Chute a divisé. Composé des *semblances* tirées de la Nature et des *senefiances* rapportées à l'Écriture sainte, renouant ainsi les deux faces du livre du monde, il apparaît comme une tentative pour retrouver le bestiaire qu'Adam composa en nommant les animaux, et du même coup la langue adamique. Permettant à l'homme de recouvrer la raison et le sens de sa destinée, il est le lieu symbolique d'une renaissance à sa véritable vocation – celle qui l'appelle à devenir un nouvel Adam, à l'image du Christ dont le chant, mieux que celui d'Orphée selon Clément d'Alexandrie, «a apprivoisé les animaux les plus difficiles qui furent jamais, – les humains:

³⁴ MURATOVA n'en dénombre que cinq («Adam donne leurs noms aux animaux», *op. cit.*, 375–76). Toutefois, comme le constate W. Brunsdon YAPP «her list of bestiaries with the scene is neither complete nor accurate» («A New Look at English Bestiaries», *Medium Aevum* LIV/1 (1985), 7). Il en compte dix-huit rien que dans les bibliothèques de Grande-Bretagne, constatant que «the pictures of Adam are spread over all the families and subfamilies of bestiaries except for McCulloch's B-Is division of the First Family, and Subfamily IIC. The simplest interpretation is that the subject was such an obvious one that its inclusion was suggested independently to many compilers. It is, as Muratova suggests, its absence rather than its presence that needs to be explained, though it is not as rare as she implies» (12). Dans *The Naming of the Beasts. Natural History in the Medieval Bestiary*, écrit avec Wilma GEORGE, YAPP dénombre 22 manuscrits comportant cette scène (Londres 1991, 37); sur sa présence dans les *Bestiaires* latins, liée à celle de la création des animaux avec laquelle elle fait pendant, cf. 29–41.

³⁵ Cf. MURATOVA, «Adam donne leurs noms aux animaux», *op. cit.*, 377, YAPP, «A New Look at English Bestiaries», *op. cit.*, 8, et *The Naming of the Beasts*, *op. cit.*, 39.

oiseaux comme les frivoles, serpents comme les trompeurs, lions comme les violents, pourceaux comme les voluptueux, loups comme les rapaces». ³⁶

Cette nouvelle nomination des animaux fonctionne dès lors comme la clé par laquelle il serait possible de rendre au monde brisé par la Chute sa lisibilité originaire. On comprend ainsi que les *Bestiaires* occupent une place importante dans la représentation que le Moyen Âge se fait de la Création et de l'Univers. C'est le cas des *Bestiaires* latins du groupe dit «de transition». Par exemple, le manuscrit de la Pierpont Morgan Library à New York, ms. 81, de la seconde moitié du XII^e siècle, commence par des extraits du *De imagine mundi* d'Honorius Augustodunensis sur le monde et sa création, et contient également des extraits d'un texte anonyme sur les Âges du monde, de la Genèse, d'Isidore de Séville, ainsi que de la *Cosmographie* de Bernard Sylvestre. Le ms. de la Bibliothèque Publique de Leningrad, Q.v. VI, appartenant au même groupe et daté de la même période, commence par le récit de la Création contenu dans la Genèse. ³⁷ Deux autres manuscrits, toujours de ce même groupe mais un peu plus tardifs, s'inscrivent dans une perspective identique: le B.L. Reg. 12 C xix, et le *Bestiaire* d'Alnwick Castle. ³⁸ Et il en est de même du ms. Ashmole 1511, qui appartient à la deuxième famille. ³⁹ Une composition analogue se retrouve dans la tradition française. Ainsi, le ms. 437 de la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine de Montpellier, commence avec un *Roman de la création du monde, ou des oeuvres de Dieu*, en vers, suivi de l'*Image du monde*, également en vers, pour s'achever avec la version longue du *Bestiaire* de Pierre de Beauvais. ⁴⁰ Ces manuscrits semblent se modeler sur les

³⁶ Clément D'ALEXANDRIE, *Le Protrepétique* I, 4, 1; trad. du grec par Cl. Mondésert, Paris 1949², 56. La nature régénératrice de la nomination des animaux est également suggérée par l'interprétation symbolique qu'en donne Rémy D'AUXERRE: «Mystice Adam Christum significat, qui de sinu paternae majestatis descendens hominibus visendus apparuit. Qui universae creaturae, id est hominibus, quos regenerando in novam transtulit creaturam, nomen imposuit, quia eos ex suo nomine Christianos vocari voluit, sicut per prophetam dictum est: *Servos suos vocabit nomine alio* (Isaïe, LXV, 15)» (*Commentarius in Genesim* II; PL 131, 63).

³⁷ «Dans un cas, constate MURATOVA, le rôle du Bestiaire comme sorte d'encyclopédie scientifique de la nature, est accentué particulièrement; dans l'autre cas, le Bestiaire devient un panégyrique de l'omnipotence créatrice de Dieu, révélant la liaison profonde entre Créateur et création» («Les manuscrits-frères: un aspect particulier de la production des Bestiaires enluminés en Angleterre à la fin du XII^e siècle», in: *Artistes, artisans et production artistique au moyen âge*, éd. X. Barral i Altet, Paris 1990, III, 79).

³⁸ Cf. MURATOVA, «Les manuscrits-frères», *op. cit.*, 81-82.

³⁹ Cf. MURATOVA, «Un chef-d'oeuvre de l'enluminure», in: *Le Bestiaire*, Paris 1988, 189-90.

⁴⁰ Cf. Henri OMONT, *Catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris 1849, I, 457-58.

commentaires du début de la *Genèse* qui consacrent de longs passages aux différentes oeuvres de la Création, comme les *Homélies sur l'Hexaéméron* de Basile de Césarée et, à sa suite, l'*Hexaéméron* de saint Ambroise, prêché à Milan en 389. Comme si, à partir du *Bestiaire*, il était possible de restituer à l'Univers visible son intelligibilité, de recréer le livre perverti par la Chute, de le réécrire, d'en faire un nouvel exemplaire qui en soit en quelque sorte la réduction en miniature: un livre, au sens propre du terme, dont la beauté et la luxuriance serait à la mesure du vêtement de Nature: authentique réincarnation du Verbe divin dans une lettre magnifiée par l'enluminure.⁴¹ Un livre qui est du même coup à l'image de ce *locus amoenus* que l'homme a laissé se déchirer. Texte tissé d'images où les lettres du livre écrit par Dieu recevraient leur pleine signification en même temps qu'elles réapparaissent sur le parchemin. Et que l'homme retrouve la place qui était la sienne au sein de l'Univers: celle réservée à un être de parole pour qui, si sa véritable demeure n'est jamais qu'un livre, un livre tracé par le stylet de Nature au lieu du jeu des lettres auquel se plaisent les poètes, lui permette d'entendre à nouveau, portée par l'écho de la Bible, cette Voix qui, depuis la Création du monde, résonne à travers la beauté des choses.

Université de Paris VIII / Université de Genève

⁴¹ Selon M. SMEYERS, «l'illustration et la décoration sont conçues pour souligner la signification sacrale d'un texte écrit, et pour exprimer une *vérité* de manière tangible». C'est ainsi qu'au IX^e siècle, Déodat vante son maître, l'enlumineur Dagulfé, qui par son talent savait donner aux paroles du Christ un éclat digne du Seigneur et les parer d'une abondance telle de couleurs que tu croies voir devant toi de somptueuses prairies de fleurs bigarrées» (*La Miniature*, Typologie des sources du moyen âge occidental, Turnhout 1974, 96-97). Sur les différentes questions que pose l'illustration des *Bestiaires* médiévaux, cf., en dernier lieu, Debra HASSIG, *Medieval Bestiaries: text, image, ideology*, Cambridge 1995.